

Régine
Jeudi 4 février 2016

LE MASQUE AFRICAIN

J'aurais aimé être d'une essence noble, d'ébène ou d'acajou, pour être travaillé par un artiste reconnu et réputé. Mais je ne suis qu'un masque de bois blanc, né dans un atelier de fortune au fin fond de l'Afrique.

Je me souviens. Tous les artisans étaient assis par terre, ils étaient une vingtaine, serrés sous un abri de toile tendu pour tempérer les ardeurs du soleil.

Certains étaient chargés de débiter la planche de bois, d'autres taillaient sommairement quelques formes informes. Leurs outils plus que rudimentaires, ne se réduisaient quelquefois, qu'à un couteau ou une machette. Leurs pieds étaient aussi utiles que leurs mains, n'ayant pas d'étau, leurs orteils devenaient pinces. Beaucoup étaient mutilés.

Les plus habiles polissaient le bois taillé, accentuaient un détail, sculptaient plus précisément un œil ou une chevelure. Une autre équipe apportait la couleur, parfois, il s'agissait de cirage pour simuler l'ébène mais aussi de l'ocre de la terre et tous les pigments disponibles dans la nature.

Autrefois, nous, les masques, étions sans cesse présents dans la vie des gens et surtout jusque dans leur mort, mais la civilisation moderne occidentale a tué nombre de nos traditions. Maintenant, nous sommes des objets d'ornement et certains de nous, les plus beaux, aux yeux des Occidentaux, terminent leur vie dans de grands musées européens. Mais, pour la plupart d'entre-nous, notre vie s'arrête dans la valise de quelconque touriste peu soucieux de reconnaître la somme de travail et d'abnégation que cela sous-entend pour les populations indigènes.

Anisi va la vie d'un masque africain.